

j'avais souffert, avant de le quitter de la sorte ; et j'achevais en lui demandant de venir me rejoindre et de me pardonner.

Il n'a pas daigné m'écrire. Je l'aime toujours de toute mon âme, mais je ne veux pas envoyer une autre lettre qui tomberait peut-être entre les mains de sa mère, ou qu'il laisserait de nouveau sans réponse. Il sait où me trouver : j'attendrai ici son bon plaisir.

«Je vous embrasse affectueusement.

«SUZAN».

P. S. — Rosel est ma consolation, ma joie. Elle me caresse du matin au soir.»

Ces deux lettres parvinrent le même jour au docteur Roscob. Bien qu'il fût à traiter, avec des confrères, une question scientifique, il les décacheta rapidement, les lut d'un coup d'œil et devint si pâle que plusieurs demandèrent :

—Une mauvaise nouvelle, docteur ?

—Oui, dit-il ; pour la première fois, depuis mon départ, je regrette de ne pas être à Paris. Des êtres qui s'adorent restent séparés par dignité, comme si l'orgueil ne devait pas céder le pas à l'amour !

—Patience !... Quand la brise de mai ramènera les hirondelles sous le ciel de France, l'Amour rentrera avec elles. En ce moment, c'est l'hiver, c'est la glace... l'orgueil. L'Amour, bientôt, patinera dessus. Patience ! Patience !

Mais le docteur Roscob hocha la tête. Il savait, lui, qu'avant l'arrivée du printemps, Jacques, au milieu des montagnes d'Auvergne, et Suzan, dans la solitude de Pennelière, avaient le temps de beaucoup pleurer, de beaucoup souffrir...

XI

Juin commençait. Dans la plaine, la campagne chantait l'été. Elle le chantait par les vols éperdus des oiseaux dans le ciel bleu, par les arbres complètement feuillés, par les blés que parsemaient : bluets, co-

quelicots, marguerites — le drapeau national des champs ! — par les senteurs pénétrantes de la vigne en pleine floraison, par le soleil brûlant qui faisait frétiller les lézards le long des vieux murs, bourdonner les abeilles, s'enivrer d'espace et de fleurs papillons et libellules.

Dans le landeau qui suivait lentement les zizags de la vallée, Suzan ne prenait pas garde à cette nature en fête, pas plus qu'à l'incessant babillage de Rosel assise à ses côtés sur les genoux de la fidèle Daisy.

Très amaigrie, très pâle, elle relisait, pour la vingtième fois peut-être, une lettre portée l'avant-midi par un exprès, alors qu'on fermait, à la tombée de la nuit, les grilles du château.

La lettre portait le timbre d'Orcines et la suscription : «Pressé».

«Madame,

«Vous avez été ma paroissienne, un peu ma «fille» aussi pendant quelques mois ; pourtant, j'hésitais à vous faire part de la maladie de Mme Orvanne, quand, hier, la pneumonie ayant pris un caractère alarmant, votre belle-mère m'a fait appeler. Devant son fils, elle a manifesté le regret sincère de son animosité contre vous, ainsi que des souffrances que vous ont causées cette animosité : souffrances dont elle a détaillé les causes avec une lucidité parfaite.

«Je suis chargé par elle, confidentiellement, de vous exprimer son désir de vous voir. Avec son instinct de mère, elle a depuis longtemps deviné... la vérité. Le rêve de Mme Orvanne, avant de mourir, est, d'abord, d'obtenir votre pardon, puis de faire cesser une situation pénible, douloureuse à tous les points de vue.

«Je sais, je suis sûr, que vous n'hésitez pas une seconde ; mais, je l'avoue, je crains que, malgré toute la diligence possible, vous arriviez trop tard. N'importe, vous serez là !... Et je suis convaincu, Madame, qu'à cette avance de votre cœur un autre cœur, que vous connaissez

bien, répondra avec tout son élan.

«Je trace une croix sur le front de Rosel. Que la chère petite vous prenne par la main, et vous entraîne bien vite sur la route du départ.

«Je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de mon religieux dévouement.

«BARRÈRE,

«curé d'Orcines.»

La jeune femme ferma les yeux au souvenir de cette minute inoubliable, où, après quatre mois écoulés, quatre mois de silence, de torture, elle avait senti tout proche le «revoir» de l'aimé, plus aimé encore peut-être, comme si l'Amour prenait dans les larmes une nouvelle vigueur !...

Sans hésiter une seconde, ainsi que l'écrivait le curé d'Orcines, elle avait jeté ces mots au cocher avec une intonation joyeuse et fière :

—Attelez dans quelques minutes, Jean. Je pense pouvoir prendre le train de dix heures.

Vite, Daisy avait empilé des vêtements dans une malle, et on était parti, arrivant assez tôt à Trouville pour expédier une dépêche au curé d'Orcines : «Je pardonne tout. Dites à mère seule que je viens.»

(à continuer)

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort ? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine ? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.